

LA JUSTICE EN ARMÉNIE

Un voyageur, M. le comte de Cholet, auteur d'un intéressant ouvrage paru chez Plon, raconte une très amusante histoire, qui a cours en Arménie et qui peint fort bien l'idée que la population se fait de ses magistrats :

Un Turc de peu de fortune devait à un usurier une petite somme d'argent et s'était engagé, s'il ne pouvait la lui représenter à l'échéance, à se laisser enlever par son créancier une certaine quantité de sa propre chair. Arrivé à l'époque fixée, notre homme se trouve sans le sou, et appréhendé par l'usurier est amené par lui chez le cadi pour y être condamné suivant sa créance ; mais en route, fort inquiet sur l'issue de son affaire et ne se souciant pas de laisser un morceau important de sa personne aux mains du prêteur, il tente de s'esquiver. S'élançant donc sur un mur qui bordait la rue, il le franchit et se laisse tomber de l'autre côté. Par malheur se trouvait au-dessous de lui un vieillard qui dormait ; dans sa chute violente il lui fracture le crâne, le tue sur le coup et est arrêté dans sa fuite par le fils de cet infortuné, qui, sortant à l'instant même de sa maison, veut le pourfendre de son sabre pour venger son père.

Après bien des prières, notre Turc parvient à le calmer et lui dit :

—J'allais déjà chez le cadi pour y être jugé, viens-y avec moi, tu lui feras ta plainte.

Puis, réfléchissant que sa situation s'est encore aggravée, il cherche de nouveau à s'échapper et, avisant la porte à demi-fermée d'une maison voisine, il se précipite vers elle pour s'y réfugier. En l'ouvrant brusquement, il jette à terre une femme qui se trouvait derrière, et la malheureuse tombe d'une si fâcheuse manière, qu'elle perd à l'instant même l'espoir qu'elle avait depuis six mois, d'augmenter le nombre de ses enfants. Son époux, furieux, bondit, le poignard à la main, sur le pauvre Osmanli, qui, après l'avoir maintenu non sans difficulté, dit à son nouvel ennemi :

—Eh bien ! j'allais déjà chez le cadi pour y être jugé, viens-y avec moi, tu joindras ta requête à celle des autres.

Ils se dirigent donc tous ensemble vers le conak du gouvernement, mais, au moment d'y arriver, un baudet trop chargé tombe devant eux et ne peut plus se relever. Notre homme, ému de compassion à l'aspect désolé du conducteur, veut venir à son secours et se met si maladroitement à tirer sur la queue du pauvre animal pour l'aider à se redresser qu'il lui arrache cet appendice. Menacé de nouveau par le muletier, il obtient péniblement qu'il retarde sa vengeance et lui dit :

—J'allais déjà chez le cadi pour y être jugé, viens-y avec les trois autres et tu te plaindras après eux.

Un dernier espoir lui reste cependant encore, c'est de précéder ceux qui l'accompagnent, et, se jetant à genoux devant le magistrat, d'implorer sa clémence. Il s'élance donc tout à coup, et devançant facilement les quatre plaignants, arrive brusquement à la porte du juge et l'entr'ouvre à l'instant même sans crier gare. Mais quelle n'est pas sa surprise ! Le digne magistrat ne s'y trouve pas seul, et, troublé dans sa bonne fortune, se met à proférer de terribles menaces contre l'importun.

—Je suis absolument perdu, se dit alors notre homme ; déjà je méritais la mort, mais quels supplices affreux le cadi que je viens d'offenser dans sa dignité ne va-t-il pas inventer contre moi ?

Trouvant alors subitement un ingénieux stratagème, il attend à la même place ses adversaires qui arrivent à leur tour et veulent en toute hâte pénétrer chez le juge :

—Non, non, s'écrie-t-il soudain à tue-tête, ne dérangez pas ce grand homme, cet élu de Dieu ; moi-même je viens d'ouvrir sa porte et j'ai failli le troubler au milieu de ses saintes prières. Laissons-le finir en paix ses dévotions et qu'après Allah nous juge par sa bouche !

Quelques instants après, le cadi convoque l'accusé et ses quatre adversaires. Puis, il dit en premier à l'usurier :

—Il est vrai que cet homme ne t'a pas payé et qu'il te doit, en échange de la somme reçue, une certaine quantité de sa propre chair : prend-là-lui donc d'un seul coup de ton couteau, mais si tu lui enlèves une parcelle de plus ou de moins je te fais pendre sur l'heure.

Là-dessus le prêteur se sauve et court encore ; quant au deuxième, le cadi lui répond :

—Fort bien, tu dis que cet homme a tué ton père en sautant du haut d'un mur fort élevé, monte donc à ton tour sur ce mur, l'accusé se couchera à la même place où dormait ton père et je te permets de le tuer de la même manière.

Mais le second plaignant, considérant qu'il pouvait tout aussi bien se blesser lui-même, renonce à s'offrir la dangereuse satisfaction qu'on vient de lui accorder.

Prévoyant alors que le jugement prononcé en leur faveur serait en tout semblable aux précédents et ne les dédommagerait pas d'avantage, l'homme dont l'épouse avait été rudoyée et le propriétaire du baudet se retirèrent en toute hâte pendant que le Turc, délivré de tout souci, chantait dans la cour du tribunal la vertu et l'intégrité du meilleur de tous les magistrats.

Comte de CHOLET.

AMUSEMENTS

—Combien font 2 et 2 ?—Parbleu ! c'est le pont des ânes, 2 et 2 font 4.

—C'est faux, ça fait 22. Je n'ai pas dit 2 plus 2, mais 2 et 2. Ne pas confondre.

—Ah ! tu joues sur les mots. A mon tour, réponds, 2 et 3 ?

—Finaud, tu veux m'attrapper, 2 et 3 font 23.

—Ce n'est pas vrai, ça fait 2, et la preuve : un 2 étroit ça fait toujours 2.

—Je vais rabattre ton caquet ; quelle est la moitié de 11.

—C'est 5½.—Du tout, c'est 6, regarde : voici XI, prenons la moitié, il reste VI ; es-tu collé ?

—Combien font 500 et 9 ?—509.—Cela fait 10.—Jamais de la vie.—Je pose IX, j'y ajoute 500, ce qui fait : Dix (en chiffres romains D vaut 500).—Saurais-tu faire une soustraction ?—Merci ! me prends-tu pour un voleur ?—Préfères-tu une extraction de racines !—Je ne suis pas dentiste.—Eh bien, quel est le résultat de l'addition ?—Voilà (il ronfle) : ron ! ron ! ron !—Comment, c'est là le résultat de l'addition ?—Eh ! oui, ça fait dormir, puisqu'avec l'addition on fait des sommes.—Qu'est-ce qu'on entend par stère ?... Tiens, il ne sait pas, il ne dit rien.—Je suis dans la question ; quand on parle de stère (s'taire), je me tais, voilà tout.—Gros malin ! saurais-tu me dire pourquoi le système métrique ressemble au chapeau de notre professeur ?

—Dame ! c'est... c'est... c'est parce que tous deux reposent sur le mètre (maître).

—Es-tu battu ?



LES ANNIVERSAIRES ALLEMANDS
ET CELUI-LÀ, VOUS AVEZ OUBLIÉ DE L'INVITER